

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 70 (1931)
Heft: 42

Artikel: Exagérations
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224166>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

être poseuse et Lucienne, une jeune fille très moderne, franche comme l'or et des plus amusantes. Nul doute que M. le syndic ait jeté son dévolu sur l'aînée des deux sœurs. Jenny et César se rebiffent à la pensée que le syndic pourrait refaire sa vie, mais Lucienne a décidé que ce mariage se ferait et elle remue ciel et terre pour arriver à ses fins. Elle y arrive, mais pas du tout de la façon qu'elle croyait. Quant à Jenny, elle se consola en épousant le facteur qui promet de lui laisser lire toutes les cartes du village. Et la pièce se termine par un double mariage et même par de naïves fiançailles.

Dans le prochain numéro nous reproduiront une ou deux scènes de «Monsieur le Syndic se remarie». Encore une fois, nos félicitations à notre collaboratrice.



LOYSE DE SAVOIE

3

Cette bouffonne escorte n'était pas la seule, cependant, qui cheminait derrière le duc Charles. Madame de Savoie chevauchait, à cette heure même, sur les traces du fugitif. Et, pareille à la colombe de l'arche, la duchesse Loyse, elle aussi, traversait l'ouragan qui emportait la plus puissante race de ce temps. Au moment où le Téméraire mettait pied à terre, à Nozeroy, Mesdames de Savoie y arrivaient. Fidèle au malheur, autant que prompt à l'action, la duchesse Yolande accourait auprès de son allié malheureux. Mais vaine devait être son espérance d'apaiser le fou furieux qu'était devenu le duc de Bourgogne. Elle le trouvait dans un paroxysme de rage, errant à travers les salles de Nozeroy, et criant : «Grandson ! Grandson !» Ce nom, dit un témoin, «semblait l'estouffer». Aux douces paroles de la duchesse, il ne répondait que par malédictions contre les couards qui lui avaient ravi l'honneur et s'en prenait plus violemment de sa défaite aux Savoyards, qu'aux Bourguignons.

Loyse, près de sa mère, subissait l'injure du forcené. Ire et insulte, d'ailleurs, ne parvenaient guère à effleurer son âme. Toujours sereine et souriante, on eût dit, content ses contemporains, «qu'elle ne cessait d'entendre chanter oysel et voir fleurir verger, si bien qu'en cette aventure même, ne se savait courroucer, ni en faire son mal profit.»

C'était, sous les voûtes de Nozeroy, comme une première éclosion des vertus dont Loyse allait les embaumer. Mais qui donc, en cette enfant si timide, si soigneuse de disparaître derrière sa mère, eût deviné la future châtelaine ? Loyse elle-même, pouvait-elle prévoir l'épanouissement de sainteté qu'annonçait cette première floraison ? Seul, peut-être, Hugues, son amoureux fiancé, en aurait eu l'intuition. Hélas ! Hugues n'était pas là.

Après avoir désespérément bataillé dans les gorges du Jura, il lui avait fallu revenir au mont Sainte-Marie confier à la sépulture de famille le cadavre de son frère Louis, tué à Grandson. Puis, tristement, il regagnait Nozeroy, dont la mort de son frère aimé le rendait seigneur et maître, sans y plus trouver celle qu'il aimait. Les fêtes de Pâques approchant, Loyse et sa mère avaient regagné Lausanne pour y faire saintes pratiques et œuvres de dévotion.

Longtemps, le souvenir de Loyse de Savoie est demeuré vivant à Lausanne. Partout où elle passait, les pauvres lui faisaient cortège. Ses oraisons en la cathédrale étaient aussi ininterrompues que ses aumônes. Et de grand réconfort eût été pour elle ce temps de prière si le duc Charles n'en fût venu, derechef, troubler le bienfaisant repos.

Monsieur de Bourgogne n'avait pas été, comme disait Louis XI, assez «déconfit à Grandson». On le voyait, en effet, dix jours après sa défaite, revenir de Nozeroy à Orbe, et d'Orbe à Lausanne. Ses pertes n'avaient été que d'un millier d'hommes. Les survivants s'étaient ralliés

au premier appel, et son armée se reconstituait, à une demi-lieue de Lausanne, sur un plateau du Jorat, appelé : «Le Plan du Loup».

Ce n'étaient plus, il est vrai, les splendeurs d'antans. Le duc logeait dans un pavillon de simple charpente, construit à la hâte, tandis, qu'autour de lui, ses troupes s'abritaient dans des baraques faites de planches et de branchages.

Bien mieux, d'ailleurs, que la magnificence, ce cadre militaire convenait à la martiale figure du duc de Bourgogne.

Le Téméraire avait alors quarante-deux ans. La sombre retraite, à laquelle il s'était condamné depuis ses différends avec son père, avait singulièrement influé sur son caractère. Toute suggestion, toute autorité, tout conseil lui était odieux. Il n'obéissait qu'à ses rancunes, n'écouait que ses colères. Une chevelure crépelée, une barbe noire, des yeux d'un bleu d'acier donnaient à sa physionomie une énergie farouche.

Assombri par l'idée qu'il mourrait jeune, le Téméraire était d'une étrange austérité de mœurs. Il n'aimait pas les femmes, ne savait pas leur parler et se montrait d'ordinaire, avec elles, aussi impérieux, aussi dédaigneux qu'avec les hommes.

A Lausanne, cependant, la politique ou plutôt la nécessité l'obligeait à se départir, avec Madame de Savoie, de sa raideur coutumière.

Il la venait visiter sans cesse, en son logis de «La Caroline», tout proche du couvent des Jacobins. La duchesse y était installée avec Loyse, ses autres enfants et sa suite composée du comte Raconis, de Claude de Seyssel, grand maréchal de Savoie, de Rivarol son maître d'hôtel, d'Antoine de la Forest, gouverneur du petit duc Philibert, et enfin, de ses deux secrétaires Dupuis et Cavoret.

Chaque jour, après avoir travaillé et donné ses ordres, le duc venait entendre vêpres en l'église de Notre-Dame. Ses dévotions faites, il se rendait chez Madame de Savoie où, en de longs entretiens, tous deux méditaient à l'envi de Louis XI. Médisances bien justifiées d'ailleurs, car, de Lyon, où il se tenait comme une araignée embusquée en sa toile, le roi continuait à exciter les Suisses contre sa sœur et contre Monsieur de Bourgogne.

Et vraiment, en leurs discours, duc et duchesse avaient, hélas ! trop peu de souci de l'enfant si nette, si pure, si paisible en son âme, à qui tant de mauvaises et désordonnées paroles étaient d'infinie déplaisance ! Aussi, dès que, courtoisement le pouvait, Loyse, quittant l'entretien, se retirait en sa chambre, et seulette «priaient Dieu qu'il envoyât céans pensées de concorde, paix et unité».

Comment, à la voir ainsi douloureuse et se-reine parmi ce flux et reflux de trahisures, ne pas songer à quelqu'une de ces plantes agitées, balottées par la houle, mais dont la fleur quand même résiste aux souffles les plus tempêteux ?

Mais voilà que, ne décollant ni jour ni nuit, et adjuvant ses colères de libations inaccoutumées, — lui qui d'ordinaire consommait que conserves de roses, — le duc de Bourgogne tombait malade. Si grave était sa fièvre qu'il en fût trépassé, si Bartholomeo, le médecin de Madame de Savoie, n'eût «incontinent néyé le mal dans force gobelets d'eau bouillie».

Or, tandis que le duc se médicamentait ainsi, ses affaires allaient en dérive. La famine sévissait à Lausanne. Les querelles entre chefs anglais, bourguignons, savoyards se multipliaient. Les soldats se mutinaient, un convoi d'artillerie et d'argent qu'on attendait de Flandre n'arrivait pas. Il fallait en finir pourtant.

Le 9 mai, si faible encore qu'il ne pouvait supporter le poids d'une armure, vêtu d'une longue robe de brocart et monté sur «un court-tault bay», s'en allait donc au «Plan du Loup» prendre le commandement de ses troupes. En dépit de l'adverse fortune, roidi plus que jamais en son orgueil et confiant en sa prochaine vengeance, le duc Charles avait convié Madame de Savoie à passer en revue l'armée qu'il allait mettre en marche. Yolande, montée sur une haquenée de parade, était venue à sa rencontre suivie de tous ses enfants, jusqu'au seuil d'un

pavillon galamment élevé pour elle à l'entrée de la plaine dite de Saint-Sulpice.

Et pendant plus de quatre heures les troupes défilèrent par compagnies de cent lances. «Aurons vengeance de ces chiens», clamait le duc sur le passage des soldats. A quoi Savoyards, Anglais, Italiens répondaient : «Vive Bourgogne !» Mais, nul n'avait plus confiance au prince ni foi au succès de ses armes.

Loyse, elle aussi, clamait... Elle clamait sur l'estrade où, avec Madame sa mère, elle assistait au défilé... Mais c'était : «Mercy, mercy à Dieu pour tous ceux qui passaient et si tôt, peut-être allaient mourir...»

Elle priait pour ceux de Bourgogne plus que pour aucuns autres, car c'était par promesses de pillages que leur duc les entraînait ; mettait ainsi non seulement leurs vies, mais leurs âmes, en mortel péril...

Tel était le souci de Loyse à l'heure où, autour d'elle, dames et damoyelles en avaient de bien autres. Toutes, suivant la coutume, envoyaient jollivetés et souvenirs à leurs amoureux, pour les porter en la bataille. C'étaient mignons braccets de fer, d'or ou d'argent à mettre sous gantelets et brassards, ou encore bourses subtilement ouvrees, à passer sous cottes de mailles...

Loyse, elle, n'offrait à son fiancé que prières, mais prières si ferventes, que Dieu ne pouvait manquer d'accorder bon secours au sire de Chalons... Grand besoin en était au cher sire, car le duc Charles, tout soudain, en avait fait son sergent de bataille. (A suivre.)

Exagérations. — Une dame dont le mari est quelque peu littérateur disait :

— Il est si connu, que quelqu'un lui ayant écrit simplement : «à Orbe», sans autre adresse, la lettre lui est parvenue le lendemain.

Une autre personne qui se trouvait là et dont le mari est quelque peu peintre, renchérit aussitôt :

— Et le mien donc ! il est bien plus connu encore ! Tellement, que l'autre jour on lui a écrit sans mettre même son nom sur l'adresse. Et la lettre lui est arrivée le jour même.

Bourg-Ciné-Sonore. — Au Bourg, un poker de vedettes, John Gilbert, Renée Adorée, Conrad Nagel et Eleanor Boardman, dans *Rédemption*, d'après le chef-d'œuvre posthume de Tolstoï. Beauté, poésie, émotion, un art profond et prestigieux, le pittoresque de l'ancienne Russie bourgeoise et des indépendances bohémiennes, ce film réunit tout cela en des images lumineusement expressives et d'un charme captivant. John Gilbert qui personnifie le mari abandonné volontaire, vampire de son propre cœur, est d'une vérité, d'une détresse morale si visibles, qu'on ne ressentit jamais pitié pareille. Il est le symbole de l'altruisme même maladif, qui va jusqu'au sacrifice, la touchante et misérable victime que tout bonheur semble exiger.

D'excellents compléments et les actualités parlantes Fox Movietone complètent le programme.

Pour la rédaction :
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.



L'Armonica - Cooperativa
STRADELLA
Le ROI des accordéons

Agent général pour la Suisse :
LC. MARGOT
Rue Centrale 8 Lausanne
Catalogue gratis franco

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne